

UNE IDYLLE ROSE

— Vous dites, mon cher, qu'il n'y a plus d'idéal, plus d'illusions ; qu'il n'y a plus de ménages jeunes, ni de ménages heureux. Vous prétendez que l'argent seul fait les mariages, et que la débâche les défait. A vous entendre, l'amour vrai entre deux cœurs honnêtes n'existe pas, et si le "diable boiteux" de Lessage pouvait descendre par toutes les cheminées parisiennes, il ne verrait que des turpitudes monstrueuses, là même où les apparences font croire à des unions heureuses et à des familles respectables.

Eh bien ! écoutez cette petite histoire, c'est celle de deux personnages très réels, très vivants, que je pourrais vous nommer, dont je pourrais vous montrer les persiennes quand nous nous promènerons le soir dans un certain quartier :

Ils ont quarante ans à eux deux, et déjà le prêtre leur a appliqué, suivant l'expression pittoresque d'un symboliste, la soudure du mariage.

"Elle" l'aimait depuis toujours. "Il" l'aimait depuis la quinzième année.

A peine portait-elle des robes longues qu'elle se disait :

— Ce sera celui-là et jamais un autre.

En sortant chaque jour du collège il pensait :

— Voilà ma petite femme, celle qui sera près de ma table de travail quand je ne ferai plus de pensums, quand je pourrai faire un pied de nez à tous les professeurs de toutes les universités.

Ils se voyaient dans toutes les réunions de parents et d'amis.

Ce fut d'abord un regard, un sourire, une pression de main.

Puis leurs petits cœurs qui battaient très fort se risquèrent à des mots timides, gauches, embarrassés.

Enfin, un soir, après y avoir pensé toute la journée sur les bancs de la classe, il fit un grand effort, et pendant que les mères versaient le thé, il lui dit bien bas dans un coin :

— Voulez-vous ?

— Je veux bien.

— Mais, fit-il, ce sera très long, à notre âge !

Elle, qui avant d'être femme avait déjà la décision d'un homme, répondit :

— Ça m'est bien égal.

Alors, commença ce poème qui ne peut s'exprimer dans aucune langue, et que la jeunesse de toutes les générations a balbutié en répétant sous des formes diverses :

— Je vous aime, vous m'aimez, nous nous aimons. Et personne autour d'eux ne s'en doutait, ni parents ni amis.

Leurs familles vivant l'une près de l'autre, et se trouvant en relations suivies, ils se voyaient souvent d'une manière ostensible.

Mais cela ne leur suffisait pas. Ils avaient imaginé une télégraphie secrète au moyen de châssis vitrés percés dans les combles.

"Lui" à sa lucarne, "elle" à la sienne, ils se disaient chaque matin leur amour à travers l'espace dont ils faisaient un pigeon voyageur.

A l'aide d'un baiser ils s'envoyaient de la main la preuve toujours nouvelle, toujours la même, d'une éternelle adoration.

Si gentille et si douce que fût cette manœuvre,

à la longue elle fut impuissante à contenir l'impatience de cette Juliette. Sentant trop jeune l'objet de son culte, elle n'osait parler, mais sa santé s'altérait visiblement.

Cependant les partis les plus brillants et les plus flatteurs affluaient, mais à chaque présentation, refus net.

Quel était donc ce caprice, cette maladie, ce mystère ?

Les parents étaient aux abois.

Enfin la mère découvrit la télégraphie. Armée de cette découverte, elle interrogea impérieusement sa fille, reçut l'aveu qui expliquait tout.

AU CLAIR DE LA LUNE
MON AMI PIERROT

Alice. — Quelle lune ! Elle m'éblouit !

Pierrot. — Que je voudrais bien être l'homme dans la lune !

Alice. — Je le souhaiterais moi aussi.

Pierrot. — Et pourquoi donc, Mlle Alice ?

Alice. — Parceque vous seriez à trois cent mille milles d'ici.

Le jeune homme fut demandé en mariage par l'intermédiaire de ses parents ; il ne demandait pas mieux que d'obéir.

N'allez pas croire que cette jeune fille fût une éthérée, ni la fille d'un poète, ni une muse quelconque.

Son père passa sa vie à mettre du fer en bâtons sur les routes sablonneuses ; sa mère, femme de tête et de raisonnement, mène la barque domestique comme un chef d'armée.

La fille se disait : Je ferai comme maman.

Aujourd'hui son ménage est un nid d'oiseau accroché mystérieusement à l'ombre de grands

arbres feuillus sur l'un de nos élégants boulevards excentriques, où des yeux indiscrets ne peuvent pénétrer ; empire dont elle est la souveraine, sanctuaire dont l'autel brûle d'une flamme sans cesse rallumée par son pouvoir à elle, par sa tendresse à lui et par l'attraction mutuelle de ces deux cœurs qui n'en font qu'un.

L'avenir tel qu'elle se le figure est une route interminable semée de fleurs, où elle marchera toute la vie suspendue à son cou, avec des mules dorées pour chaussure, et sur le front l'auréole de l'épouse fière, amoureuse et adulée.

Elle gouverne sa maison avec ordre et son mari avec une volonté enveloppée de tendresse, peut-être de jalousie.

Elle le conduit sans qu'il sente ni les rênes ni le mors, et il se laisse mener comme un pilote s'abandonne à la douceur des flots sans tenir le gouvernail.

Tous deux se promettent et se jurent cinquante ans de bonheur : c'est long.

Peu de voyageurs ici-bas ont cheminé tous les jours pendant un demi-siècle sous l'étoile de leur nece.

N'oubliez pas, mes jeunes amis, que le bonheur est un gros capital dont il ne faut dépenser que les intérêts.

N'ALLONS PAS TROP
VITE EN AMOUR

Lui. — Mademoiselle Angéline, je vous aime...

Elle. — Mais, monsieur, je n'ai pas un seul sou de fortune.

Lui. — Laissez-moi finir, je vous prie ; je vous aime si peu...

Elle. — Là ! Je ne voulais que vous sonder ; j'ai une fortune de \$20,000.

Lui. — De grâce, ne m'interrompez pas ; je vous aime si peu pour votre argent, que si vous n'en aviez pas du tout, je demanderais votre main immédiatement.

Elle. — Que je suis contente ! C'était une farce que je voulais faire avec ces \$20,000 ; je n'ai rien.

UNE FILLE DE PRÉCAUTION

La dame. — Je ne veux pas vous empêcher de partir, mais j'espère que vous avez bien réfléchi. Vous savez, le mariage n'est pas une petite affaire.

Servante. — Pour ça, madame, vous pouvez être tranquille. J'ai consulté deux tireuses de cartes, un clairvoyant ; j'ai lu le livre des oracles ; je me suis endormi avec une mèche de ses cheveux sous ma tête et rêvé à lui ; j'ai vu les spirites, et ils m'ont tous dit de me marier. Ne craignez pas je n'épouse pas à la légère ?

UN PEU DE VIE

Une fabrique veut acheter un terrain en dehors des limites de la ville, dans le but d'en faire un cimetière. Après consultation des propriétaires, l'un d'eux s'écrie : "Messieurs, il y a assez longtemps que cette localité est délaissée ; mettons-y un cimetière, afin de lui donner un peu de vie."